

Paracha
Behar –
Be'houkotaï
65
22 Iyar

י"ל ע"י
קהילת שבתי בבית ד'
בנשיאות מורנו ורבנו הרה"צ
רבי גמליאל הכהן
רבינוביץ שליט"א

טיב הקהילה

Edition française

בצרפתית

המעשיור **טיב**

טיב המערכת

Je ferai régner la paix dans le pays

Un grand homme fortuné fit appeler ses fils avant de quitter ce monde. « Je souhaite vous offrir un cadeau précieux. » Les fils accoururent, persuadés de recevoir un héritage exceptionnel. Ils regardèrent autour d'eux : aucun coffre, aucun bijou, aucun document.

Leur père leur dit alors : « Mes enfants, je veux que vous restiez unis après mon départ et que vous viviez en paix les uns avec les autres. » Les frères furent surpris. Un conseil, sans doute. Mais un cadeau ?

Le père poursuivit : « De mes biens matériels, je ne m'inquiète pas. Je sais que vous saurez les partager avec justice. Mais je crains qu'avec le temps, vous n'oubliez l'importance de la paix. Sachez-le : toute la richesse du monde ne vaut rien s'il n'y a ni paix ni unité. En revanche, si vous vivez en harmonie, la bénédiction reposera sur tout ce que vous entreprendrez. »

Parmi les bénédictions promises par Hachem au peuple d'Israël s'il observe la Torah, il est dit : « Je ferai régner la paix dans le pays. » Rachi explique : « Peut-être direz-vous : Il y a de quoi manger et de quoi boire, mais à défaut de paix cela n'a aucune valeur ! C'est pourquoi il est écrit ensuite : Je donnerai la paix dans le pays. D'où l'on apprend que la paix pèse du même poids que tout le reste. »

Autrement dit, la nourriture, l'aisance matérielle, la réussite, l'abondance - tout cela devient vide lorsque la discorde s'installe. Cette vérité se vérifie aussi à l'échelle des nations. Certains pays regorgent de richesses, de ressources et de talents, et pourtant connaissent misère, instabilité ou chaos. Pourquoi ? Parce que la paix n'y règne pas.

Il en va de même pour chacun de nous. Parfois, une personne travaille, entreprend, se donne du mal... mais sent que la bénédiction ne repose pas pleinement sur ses efforts.

Souvent, ce n'est pas la bénédiction qui manque, mais le récipient capable de la contenir. Nos Sages enseignent : lorsque Hachem voulut bénir Israël, Il ne trouva pas de meilleur réceptacle que la paix, comme il est dit : « Hachem donnera la force à Son peuple ; Hachem bénira Son peuple par la paix. » La paix n'est donc pas une qualité parmi d'autres. Elle est le contenant de toutes les bénédictions.

Là où règnent la paix dans un foyer, l'unité entre frères, l'harmonie dans une communauté, la bienveillance entre voisins ou associés, la bénédiction peut demeurer. Sans elle, même l'abondance reste vide. Avec elle, même un peu devient

Que vous peinie dans l'étude de la Torah

La Torah dit : « Si vous vous conduisez selon Mes lois, si vous gardez Mes commandements et les accomplissez. » Rachi relève une difficulté : si le verset parle déjà de l'accomplissement des Mitsvot, que signifie alors : « Si vous vous conduisez selon Mes lois » ? Il répond : Que vous peinie dans l'étude de la Torah.

La Torah ne demande donc pas seulement d'étudier. Elle demande d'y investir ses forces, son temps et son cœur. Une Torah acquise dans l'effort devient une Torah gravée en l'homme.

Mais comment saisir concrètement ce qu'est l'effort véritable ?

Il suffit d'observer ceux qui se consacrent au commerce. Nombre d'entre eux vivent absorbés par leurs affaires à toute heure du jour, et parfois de la nuit, conscients que sans vigilance constante, des années de travail peuvent être perdues en peu de temps.

Un homme fortuné, dont les biens se comptaient en sommes considérables, me confia un jour : Ne crois pas que cette réussite soit venue sans peine. Ma richesse est née de longues périodes d'un labeur exténuant. Durant des semaines entières, je travaillais dix-huit heures par jour. Il m'arrivait même de dormir sur mon lieu de travail. Je voyais à peine ma famille. Et pourtant, loin de s'y opposer, les miens m'encourageaient, sachant que l'avenir de nos affaires dépendait de ces sacrifices.

Il ne s'agit pas ici de définir jusqu'où doit aller l'effort pour la subsistance matérielle ; chaque situation demande discernement.

Mais une leçon s'impose : si l'homme est capable d'une telle ténacité pour une réussite passagère, combien davantage devrait-il se dévouer pour la Torah, qui procure un bien éternel.

Étudier la Torah doit devenir un véritable « commerce » : y investir ses forces, son temps, sa régularité, accepter la fatigue, surmonter les obstacles, et instaurer au sein du foyer une atmosphère où chacun reconnaît la grandeur de cette mission.

Mais il est une autre leçon à tirer du monde des affaires : aucun commerce ne prospère sans comptes précis.

Il en va de même dans le service divin. L'homme doit régulièrement faire son bilan : comment emploie-t-il son temps ? Que retient-il de son étude ? Quels points exigent progrès et réparation ?

Celui qui vit avec effort, lucidité et constance mérite, avec l'aide du Ciel, la véritable réussite.

Une illustration saisissante nous est rapportée au sujet du Rav Heshel, maître du Chakh et du Taz, célèbre pour son génie et son assiduité hors du commun.

Il vécut à l'époque des terribles massacres des années 5408-5409. Un jour, alors qu'il était plongé dans une Souguia complexe, la nouvelle se répandit : les assassins approchaient de la ville.

La panique éclata. On prépara à la hâte une charrette, on y fit monter sa famille et quelques effets, puis l'on prit la fuite.

Rav Heshel monta lui aussi... avec un livre à la main. Une fois assis, il l'ouvrit et reprit son étude exactement là où il l'avait laissée, comme s'il se trouvait au Beth Hamidrach.

Pendant la fuite, on aperçut un homme courant de toutes ses forces derrière la charrette. C'était son disciple, le Chakh. Il venait d'achever une décision halakhique délicate et voulait la soumettre à son maître. Arrivé chez lui et le trouvant déjà parti, il s'était lancé à sa poursuite.

Lorsqu'il rejoignit enfin la charrette, il remit ses feuillets au Rav. Impossible de s'arrêter : le danger était immédiat. Impossible aussi de le faire monter : il n'y avait plus de place. Alors la charrette continua sa route, tandis que le Chakh courait à ses côtés... et Rav Heshel lisait avec concentration la responsa, en pleine fuite, alors que la mort planait sur eux. Après lecture, il rendit les pages à son disciple en lui donnant son approbation, avec quelques remarques.

Voilà ce que signifie peiner dans la Torah. L'un fuit un danger mortel, mais son esprit demeure attaché à l'étude. L'autre risque sa vie pour entendre l'avis de son maître sur une halakha. Car pour eux, la Torah n'était pas une occupation parmi d'autres. Elle était la vie même.

On raconte sur le Hafets Haïm, qui vécut avec le strict minimum, qu'un érudit vint un jour lui emprunter un ouvrage nécessaire à son étude. Le Hafets Haïm lui répondit avec joie : « Bien sûr, prends-le

volontiers. Mais sache que je regrette de l'avoir acheté. »

L'homme fut surpris. Le Hafets Haïm expliqua : « Ce livre m'a coûté vingt zlotys. Pour gagner cette somme, il m'a fallu ouvrir la boutique plusieurs heures supplémentaires. Or ces heures-là, j'aurais pu les consacrer à l'étude de la Torah... » Il tenait avec son épouse une modeste boutique pour assurer le nécessaire. Chaque dépense était pesée, chaque pièce comptée. Mais son véritable calcul n'était pas financier.

Voyons l'écart immense entre leur regard et le nôtre. Aujourd'hui, l'esprit calcule souvent : combien puis-je gagner ? Quel bénéfice puis-je tirer de ceci ? Quel honneur en retirer ?

Eux calculaient autrement : Comment gagner encore une heure d'étude ? Encore une Mitsva ? Encore un instant de satisfaction pour le Créateur ?

Un homme de confiance raconta qu'il se trouvait auprès du Hazon Ich la veille de Yom Kippour, durant la dernière année de sa vie. Presque toute la journée, il demeura plongé dans l'étude, s'épuisant à clarifier des lois complexes de Tsitsit : dimensions exactes, emplacement précis du trou dans le coin du vêtement, détails minutieux de la halakha. Il mangea à peine, parla peu, et resta absorbé dans cette étude jusqu'au soir.

Lorsque vint l'heure de partir à la synagogue pour Kol Nidré, il demanda simplement qu'on lui apporte son Ma'hzor. Le témoin raconte qu'à Kol Nidré cette année-là, le Hazon Ich pleura d'une manière bouleversante, comme cent hommes ne pourraient pleurer ensemble. D'où venaient ces larmes ? D'une journée entière d'effort total dans la Torah. D'heures de concentration, de fatigue offerte au service d'Hachem.

Beaucoup cherchent la meilleure préparation à Yom Kippour : émotion, chants, inspiration, réveil intérieur. Le Hazon Ich nous révèle un chemin plus profond encore : se plonger avec peine dans la Torah.

Une journée d'étude authentique peut ouvrir les portes d'une Téfila que rien d'autre ne peut produire. Car plus l'homme s'attache à la Torah, plus son cœur devient capable de parler devant Hachem.

Ne pas perdre un instant

Parmi les anciens Hassidim de Karlin à Jérusalem, on voyait ce qu'est l'attachement à la Torah. L'un d'eux, Rabbi Ménaché Rosenfeld, participait à la fabrication des Matsot. Sa tâche consistait à nettoyer les récipients servant à la pâte. Ses mains frottaient les bassines avec vigueur ; sa bouche, elle, ne cessait de réciter des Michnayot par cœur.

Un autre, Rabbi Zalman Brizel, pendant le Tish du Chabbat, remuait silencieusement les lèvres. En tendant l'oreille, on entendait... des Michnayot. Ils ne laissaient pas leur esprit vacant. Leur pensée demeurait liée à la Torah même au milieu des activités matérielles.

Rabbi Moché Hoizman était connu comme un homme dont toute l'existence était Torah et Téfila. Jamais, après Cha'harit ou Arvit, en hiver comme en été, même tard le soir, il ne rentrait directement chez lui sans rester étudier au moins une page de Guemara.

Ils vivaient Torah et Avoda comme une réalité intérieure. Cela affinait leur être, purifiait leur personnalité, et leur visage même en portait l'empreinte.

À la synagogue de Karlin, durant la pause précédant les Tekiot, les jeunes sortaient parfois pour le kiddouch. Mais les anciens restaient à l'intérieur. Que faisaient-ils ? Ils ouvraient une Guemara et étudiaient avec ardeur. De même après Kol Nidré : alors que dans beaucoup d'endroits on récitait des Tehilim, eux apprenaient une page Guemara avec ferveur.

Comme l'écrivait le Beth Aharon : « Étudier une page de Guemara en semaine avant l'aube relève du Gan Eden inférieur. Le faire le Chabbat avant la prière relève du Gan Eden supérieur. »